

Steinway

Ils ne font qu'un, elle, la pianiste et lui, l'instrument aux touches noires et blanches.

D'humeur rose, elle laisse ses doigts agiles glisser sur le clavier du Steinway, qui, ainsi caressé, exulte d'une joie intense permettant aux notes colorées de s'échapper de son ventre rebondi.

Ne font retentir la musique que pour eux, unis dans un corps à cœur enfermés à l'intérieur même d'un endroit rempli de beauté et de lumière. Bien loin de l'agitation et des pâles lumières, très près du soleil et du ciel.

Pure et limpide s'envole alors la mélodie. Une mélodie si pure qu'elle s'en va, guillerette, chatouiller les nuages voguant dans la mer formant la voute céleste, alors que le soleil, attendri, enlace de ses bras cette scène émouvante.

Un tableau bien vivant qui se reflète dans un étang tranquille, y plonge son ravissement, son bonheur et sa simplicité. Là ou déjà, les biolles et les sapins les y attendent, majestueux, tendus en direction du haut, les cimes en paix. Un face-à-face à l'endroit à l'envers, miroir de l'onde.

Envoûtés par les sons, les lattes, les tables et les bancs émettent des vibrations de bien-être, s'en échappent alors des petites lueurs colorées, telles les robes des libellules qui, pour une fois, se tiennent tranquilles. Le parfum des copeaux diffuse son odeur puissante, boisée, ça sent bon la tourbe et le soleil, ça sent bon l'intact et l'authentique.

Alors, la pianiste et Steinway sont aux anges dans ce coin de terre épargné, ils y interprètent une symphonie pour les anciens, ceux d'ici, et pour les étrangers venus d'ailleurs, pour ici, y puiser l'or noir de la vallée.

Ils jouent une symphonie de tons pastel, un hymne en l'honneur de ces connus ou inconnus pliés, à genoux contre la terre d'ébène. Ressurgit dans les notes, le passé. Des hommes et aussi des femmes extrayant le charbon du pauvre pour gagner 4 sous, de quoi manger, de quoi subsister et se chauffer. Ainsi les notes s'embellissent de mots d'autrefois, elles deviennent mailles, châtelets, gazons, malaxeuse et wagonnets. Elles se mêlent à la marne et aux sphaignes, petites mousses spongieuses, elles s'incrument dans le sol marécageux gracieusement, libres de leurs mouvements, filant droit vers l'emposieux et le berceau du Bied, puis résonnent entre ciel et terre pour le plus grand plaisir de ses habitants, heureux d'y vivre parce que désormais protégés. Elles chantent pour la

linaigrette, oui, celle qui porte merveilleusement bien un nuage sur la tige, pour la canneberge, les airelles et pour la plante carnivore que l'on appelle rossolis à feuilles rouges. Elle fait ça la musique, elle se pose partout, tant sur les insectes que sur les coléoptères aquatiques et dans la tête des araignées, ne s'arrête pas devant le mur vieux d'au moins 5000 ans, elle y va grim pant, sûre de son charme parcourt son chemin sur la passerelle, la musique.

La mélodie passe la porte du cabanon, au cas où... Pourrait peut-être s'y trouver un gars à tête de linaigrette, duveteuse et blanche, ainsi elle ira plonger dans son cœur, on n'sait jamais, la musique crée tant de liens.

Un petit vent souffle maintenant, la pianiste et le Steinway ont cessé de jouer. Ils repartent à la conquête de quelques autres endroits, tout autant magiques, à la montagne, dans la jungle, ou ailleurs, mais néanmoins toujours là où ne règnent que la beauté sauvage, la beauté naturelle, la vie et son histoire tous encore intacts.

Avril 2020

Rovine